

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Sagesse

Par Kader Bakou

Parce qu'il est toujours calme et serein, ses amis l'appellent «Le Zen». Lui, sans être bouddhiste, a fait sien cette parole de Bouddha qu'il avait lue en ouvrant, au hasard, un livre dans une librairie d'Alger-Centre : «Tout comme un gros rocher demeure imperturbable face aux vents, le sage demeure imperturbable face aux louanges et aux blâmes.» Il pense qu'au-delà des mots, ces paroles cachent une profonde sagesse qui nous incite à faire le bien pour le bien, dans une parfaite pureté des intentions et à garder en toutes circonstances notre clarté de jugement.

«Le Zen» se promène ce jour-là dans un jardin du quartier Malakoff, à l'entrée de Bologhine à Alger. Des nuées de pigeons et de mouettes tournoient dans les airs. D'autres groupes de pigeons ont atterri au beau milieu du jardin à la recherche des morceaux de pain que laissent les riverains sur les bancs publics. Il marche très lentement pour ne pas effrayer les pigeons du parc. Il réussit à passer son chemin sans les déranger. Il traverse la route afin d'admirer la mer du haut de la corniche. Il marche jusqu'au quartier des Deux-Moulins avant de rebrousser chemin. A son retour au jardin de Malakoff, il voit un homme, d'aspect modeste, qui semble s'amuser en faisant fuir les pigeons. «Le Zen» a failli perdre son sang-froid, mais il se rappelle ces sages paroles : «Dans ce monde, l'hostilité n'est jamais apaisée par l'hostilité. Elle n'est apaisée que par la non-hostilité. Ceci est une loi éternelle.» Il va vers l'homme et lui explique calmement que ce qu'il fait est mal. «Dans l'absolu, je suis entièrement d'accord avec vous. Mais moi qui habite dans ce quartier, j'ai vu des gens qui viennent de temps en temps attraper des pigeons qu'ils mettent dans des cages avant de les emporter je ne sais où. J'interviens à chaque fois pour les libérer. Mais les chasseurs de pigeons peuvent venir durant mon absence. Alors, j'ai décidé d'effrayer, de temps en temps, les pigeons du parc, afin qu'ils apprennent à se méfier des hommes et qu'ils ne se fassent pas attraper par les chasseurs.»

«Le Zen» à ce moment précis se rappelle cette parole qu'il avait lue quelque part : «Cherchez la sagesse dans la simplicité du cœur.»

Les deux hommes ne sont-ils pas, tous les deux, des sages, chacun à sa manière ?

K. B.
bakoukader@yahoo.fr



AÏCHA ET AUTRES NOUVELLES FANÉES DE ABDERRAHMANE CHERGOU

Une fresque vivante de la guerre de libération

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

Enfin publié par les éditions Lazhari Labter avec le soutien du ministère de la Culture, Aïcha et autres nouvelles fanées est un recueil de nouvelles inédites. Abderrahmane Chergou s'apprêtait à éditer cet ouvrage de son vivant, mais il fut assassiné par les terroristes le 28 septembre 1993.

Dans sa note liminaire, l'auteur explique que «ces nouvelles ont été écrites tout au début des années 1980, au moment où les destructeurs de la Patrie, installés au pouvoir, s'acharnaient à ensevelir notre passé et à gommer méthodiquement la mémoire de la grande guerre de libération, d'où le titre de Nouvelles fanées !» Treize histoires courtes — «toutes inspirées de faits réels», précise Abderrahmane Chergou — composent le recueil et racontent des événements qui ont eu lieu durant la guerre d'indépendance. Après *Demain reste toujours à faire* (publié en 1984), le brillant officier de l'ALN (Armée de libération nationale) donne ainsi à lire un autre précieux témoignage, cette fois dans le genre nouvelles.

Le titre *Aïcha et autres nouvelles fanées* incite cependant à faire réfléchir longuement le lecteur, surtout qu'il est suivi d'un sous-titre très explicite : *Pour ne jamais oublier Novembre*. La mémoire, ici, est invitée à puiser aux sources de cette histoire en réalité si proche de nous. Et tout le talent de l'auteur, c'est justement de vouloir entraîner ce même lecteur dans les eaux pures du ressourcement mnémotique. Autant dire qu'il s'agit, non pas de «nou-



velles fanées», mais de courts récits qui éclatent de vie et de fraîcheur, qui ragaillassent et insufflent de la vigueur. Le Docteur Youcef Khatib (Colonel Hassen, dernier chef de la Wilaya IV historique) résume d'ailleurs parfaitement le sens et l'harmonie des éléments de l'ouvrage. Il relève dans sa préface : «Aïcha, c'est le titre du recueil et c'est tout un programme. Ces petites perles de nouvelles donnent à voir le côté jardin de l'ALN, celui qu'on ne trouve pas beaucoup dans les témoignages et mémoires de djounoud et responsables.

L'ALN y est bien présente, mais les arrières-fonds... laissant la scène aux constituants de ce que l'on désignait par l'eau dans laquelle elle vivait comme le poisson, et d'où elle tirait ses forces. Les héros, ici, au vrai sens du terme, ce sont ces Aïcha libres et éternelles qui gardaient déjà leur piton contre les hordes

romaines, ce sont ces *tissals* (agent de liaison) qui étaient autant de fermes et fragiles cordons ombilicaux reliant les katibas au centre de la révolution...» Une véritable armée de l'ombre que tous ces personnages anonymes, parfois pittoresques ou inattendus, qui se fondent dans un décor qui participe lui aussi à l'action ! Ainsi en est-il, par exemple, de *La sortie de Tablat*, quatrième nouvelle du recueil.

Abderrahmane Chergou nous livre, vite et bien, une histoire complète qui fonctionne à la fois sur le réalisme et le comique, deux registres qui en accentuent l'intensité dramatique. Image saisissante que la mort de l'ânesse ravailleuse des maquis de l'ALN, et qui signe la fin du récit. «Les harkis la criblent de balles. Ils vident tous leurs chargeurs sur la malheureuse bête. Le plus zélé lui envoie même une grenade. L'ânesse noire de Chérifa tente de relever la tête, rue dans l'air de ses quatre grandes pattes, jette un dernier regard en direction de Chemalil puis s'immobilise dans un dernier râle. Allongée dans la poussière, elle garde un air moqueur et narquois», chute adroitement l'auteur. Le dernier paragraphe souligne encore plus la dimension tragi-comique de l'histoire de l'ânesse : «Furieux, les harkis continuent à tirailler dans tous les sens. Deux hommes et une vieille qui passaient par là sont abattus, et leurs corps s'étalent à proximité de celui de l'ânesse.»

Dans cette «petite perle de nouvelle» (selon le mot de Youcef Khatib), ce sont toujours des gens du commun qui sont mis en scène. Le décor, c'est un «gros village de l'Atlas». Seulement, «Tahar Ben Taleb et ses harkis

tiennent Tablat dans une poigne de fer». Quant à Rabah, le paysan ravailleur, il fait partie de ces «fourmis laborieuses et téméraires qui ramènent vers la montagne les choses indispensables à la vie, à la santé, à la lutte». Certes, «les harkis de Tablat sont terribles, mais les gens de Tablat n'abdiquent pas. Plus les mailles du réseau ennemi se resserrent, plus les gens aiguissent leurs armes et leurs astuces». Rabah, par exemple, «veut bien ravitailler, mais il ne veut pas mourir, aussi a-t-il dressé son ânesse à revenir toute seule au douar». Ou l'histoire d'une bête de somme devenue, malgré elle, «l'arme suprême» de son propriétaire ! Les douze autres nouvelles du recueil racontent, chacune, la même «histoire toute simple de femmes et d'hommes à leurs postes de combat».

Abderrahmane Chergou écrit ici densément, il peint des tableaux réalistes et vivants tout en exprimant beaucoup en peu de mots. Dans ces textes où fleurissent la poésie et la tendresse, chaque élément porte. Et c'est grâce à cet effet de réel propre aux novellistes chevronnés que le lecteur a l'impression de vivre, à son tour, des histoires vraies. Voilà le genre de livre à mettre entre toutes les mains comme le souligne le Docteur Youcef Khatib, ces nouvelles «méritent d'être portées à la connaissance de tous les Algériens ne serait-ce que pour honorer la mémoire du moudjahid Abderrahmane Chergou, victime d'un combat d'un autre genre».

Hocine Tamou

Abderrahmane Chergou, *Aïcha et autres nouvelles fanées*, Lazhari Labter Editions, Alger 2013, 236 pages.

R'WANDA, MAIS AVANT ? ET PUIS APRÈS DE SOUAD BELHADDAD

Les tribulations d'un Algérien à Kigali par temps d'horreurs

Pour surmonter l'après, on a besoin de puiser dans cette vie «d'avant». 1994. Un Algérien de passage à Kigali en arrivant de l'Ouganda est témoin du processus de réconciliation au Rwanda. Il compare avec son pays, lui, dont deux des siens ont été enlevés par des groupes terroristes. Il écoute. Observe. Au départ estomacé puis ramené à la raison par les familles des victimes tutsies, dont certains se chargent du suivi psychologique des tueurs. Pour les aider à dire leurs crimes, leurs horreurs. L'un d'eux, assassin avéré, convient à avouer et à montrer la falaise d'où il a balancé deux cadavres. Pas de traces, pas de preuves. Enfin, si ! Ses aveux constituent une piste amadouante pour les familles, les frères, les sœurs, les enfants, le reste de la tribu.

Différence, pourtant, avec la réconciliation à l'algérienne. Des procès ont eu lieu, des monstres ont avoué, et des victimes et/ou leurs proches ont entendu, de la bouche des assassins, les mots les plus durs... Le reste est affaire de mémoire, de guérisons, de souffrances assistées, de reconstruction de la nation sur la base de «plus jamais ça». L'ambassadeur du Rwanda en Belgique en prenant la parole avant le spectacle *R'wanda, mais*

avant ? Et puis après a parlé politiquement. C'était son rôle. Les extraits de la pièce présentés en avant-première au centre culturel de Scherbeek à Bruxelles ont dit le reste... Souad Belhaddad, Franco-algérienne (Cie Vivantes, France) et Nabila Belkacem, Algérienne de Belgique (Itinérances) ont eu la main heureuse en conviant des gens, intellectuels, journalistes, producteurs, simples citoyens à regarder ce qui s'est passé et ce qui se passe en horreurs dans le monde. Le Rwanda, les Balkans, l'Algérie, hier.

D'autres, aujourd'hui. Certes, le malheur au malheur ressemble, mais les réconciliations ne doivent pas effacer les mémoires. La mémoire. En Algérie, il y a un texte politique sur la réconciliation, mais il n'y a pas eu de réconciliation. Sans procès, sans aveux, sans bourreaux à la barre et sans victimes ou familles de victimes qui pardonnent, pas de réconciliation.

R'wanda, mais avant ? Et puis après de Souad Belhaddad ne se conclut pas de la même façon qu'en Algérie. A Kigali, des procès ont eu lieu, des génocidaires sont passés à la barre de l'accusation, ont expié leurs crimes, avoué et demandé pardon. Les victimes et les familles des victimes

De notre bureau de Bruxelles,
Aziouz Mokhtari

ont écouté, beaucoup ont pardonné et obtenu réparation... La réconciliation là-bas n'a rien à voir avec celle de l'Algérie terminée dans le cafouillage, sans victime, sans bourreaux, sans procès, sans mécanismes d'évaluation. Un texte politique ne remplace pas la mémoire collective, il peut même l'abîmer. Cependant, et les extraits de la pièce de Souad Belhaddad le montrent, «le malheur au malheur, toujours ressemble»... Ce n'est pas un hasard si les extraits qui préfigurent la création de *R'wanda, mais avant ? Et puis après* sont portés par des Algériens. Souad Belhaddad, Nabila Belkacem. Ils auraient pu tout autant s'intituler *l'Algérie, mais avant ? Et puis après...*

A. M.

R'wanda, mais avant ? Et puis après. Adaptation théâtrale de Souad Belhaddad. Lectures d'extraits de la pièce, centre culturel de Scherbeek. Production Itinérances ASBL (Belgique) et Cie Vivantes (France)

Actucult

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)

Mercredi 19 février à 17h30 : Conférence exceptionnelle «Les enjeux universels de la protection de la planète», par Nicolas Hulot, président de la Fondation pour la nature et l'homme, envoyé spécial du président François Hollande pour la protection de la planète. Entrée libre.

CLUB DES MÉDIAS CULTURELS DE LA SALLE ATLAS (BAB EL OUED, ALGER)

Mardi 18 février à 14h : Dans le cadre de la célébration de la Journée nationale du chahid, la moudjahida Zohra Drif Bitat est l'invité du programme «Wakafette tarikhiya».

MAISON DE LA CULTURE RACHID-MIMOUNI DE BOUMERDÈS :

Jusqu'au 20 février : Salon national du livre.

SALLE POLYVALENTE DE L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER

Mardi 18 février à 15h : Film *IL Ciclone* (comédie, Italie, 1997, V.O. 91 mn). Synopsis : dans un petit village d'Italie, une troupe de charmantes danseuses de flamenco débarque par erreur. Leur passage en ville sème la pagaille dans les cœurs des célibataires, tel un cyclone..

SALLE EL MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 28 février : Film *Douar En'saa* de

Mohamed Chouikh à raison de 4 séances par jour à partir de 14h.

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)

Dimanche 16 février à 19h30 : Concert de Faraco Marcio (dans le cadre de la manifestation «Brazil rencontre El-Bahdja»

GALERIE ART 4 YOU (SACRÉ CŒUR, ALGER)

Du 15 février au 15 mars : Exposition de peinture «L'écho des périples» de Nadir Remita. Vernissage : samedi 15 février à 15h30.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)

Dimanche 16 février à 19h : Concert de l'Or-

chestre symphonique national sous la direction du maestro Thomas Dubienko.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Koussa Ali intitulée «Les fils de la douleur et de l'espoir».

GALERIE DAR-EL-KENZ (16 LOT BEN-HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)

Jusqu'au 8 mars : Exposition de l'artiste plasticien Zoubir Hellal intitulée «Ecoute petit homme». Horaires d'ouverture de 10h à 17h. La galerie est fermée le vendredi et le dimanche.